

CABRAL, Maria, ÁLVARES, Cristina, ALMEIDA, José, DE SOUSA, Sérgio G. et Conceição VARELA (éds.), (2024) *Mutations et identité(s) dans la littérature contemporaine en français (d')après Annie Ernaux*. Paris, Le Manuscrit, 283 p.
ISBN : 978-2-304-05639-6

Ana Belén Soto
Universidad Autónoma de Madrid  

<https://dx.doi.org/10.5209/thel.103237>

Mots clés : auto-socio-fiction ; exotopies ; mémoire ; transfuge de classe ; parcours transfrontaliers.

Figure indiscutable du panthéon littéraire mondial, Annie Ernaux est devenue aujourd’hui un objet d’admiration et une source d’inspiration pour bon nombre d’écrivains et chercheurs. C’est cette dualité qui articule *Mutations et identité(s) dans la littérature contemporaine en français (d')après Annie Ernaux*. Ce volume collectif est divisé en deux parties – « Convergences » et « Résonances » – qui mettent en avant la manière dont l’apport littéraire ernausien représente un point de rencontre dans l’espace liminal des parcours transfrontaliers tant du point de vue théorique que pratique. C’est par ailleurs en ce sens que lors de l’introduction Maria Cabral et Cristina Álvares confirment que « Convergences » est centrée sur l’écriture d’Annie Ernaux dans sa portée mémorielle, identitaire, intime et sociale ; alors que « Résonances » est consacrée à un regard plus ample qui permet d’élargir l’éventail du legs littéraire ernausien.

Maria Cabral (Université d’Aveiro), Cristina Álvares (Université du Minho), José Almeida (Université de Porto), Sérgio G. de Sousa (Université du Minho) et Conceição Varela (Université du Minho) ont réuni pas moins de treize contributions dans le volume qu’ils ont dirigé pour mettre en avant l’idée de répercussion dans la croisée auto-socio-biographique entreprise par Annie Ernaux dans les années quatre-vingts, notamment en 1984 lorsqu’elle publie *Les Armoires vides*. Son style novateur et son regard ciblé sur les enjeux socioculturels de sa génération n’ont cependant pas été tout de suite bien perçus par la critique. Or, c’est ce regard perçant qui permet d’esquisser l’expérience transfrontalière à travers une texture linguistique dépiquée, lucide et sensible, qui lui vaudra l’un des honneurs les plus prestigieux du panorama littéraire mondial : le Prix Nobel. En effet, c’est sa capacité à imbriquer l’analyse socioculturelle et l’expérience vécue à la première personne pour mettre en lumière la portée universelle de l’expérience individuelle qui fera d’elle l’une des dix-sept femmes ayant reçu le Prix Nobel en littérature, l’une des trois Françaises à l’avoir obtenu.

Dominique Viart (Université Paris Nanterre, Institut universitaire de France) contribue avec maîtrise au rayonnement scientifique qui émane de la traversée romanesque ernausienne dans la réflexion qui ouvre le premier volet d’analyse. Dans « La preuve par corps. Formes de l’enquête sociale en littérature depuis Annie Ernaux », Viart se focalise dans un premier temps sur les caractéristiques majeures d’Ernaux puis sur les œuvres récentes de la littérature française qui s’inscrivent dans son sillage. La réflexion qui en découle met en avant l’évolution de la mosaïque littéraire en langue française du point de vue canonique. En effet, un nouveau paradigme se profile, composé désormais des tessellles de vie d’ici et d’ailleurs qui permettent de réfléchir autour de l’engagement littéraire entendu comme cette « ‘mise en gage de soi’ dans les formes même d’écriture » (p. 43). Viart expose ainsi au fil des pages l’intérêt que l’évolution conceptuelle de l’engagement suscite encore aujourd’hui dans le domaine du littéraire. De même, Viart rappelle de manière implicite la division de la critique autour de ce débat, notamment des années 1980 à 2010.

C’est dans cette perspective d’engagement littéraire et intellectuel que nous pouvons lire le deuxième chapitre qui articule ce volume collectif, intitulé « Briser les inter/dits : *Hôpital silence* de Nicole Malinconi et *L’Événement* d’Annie Ernaux ». Maria Cabral y fait dialoguer le roman ernausien avec un autre texte publié une quinzaine d’années plus tard pour rendre visibles les problèmes qui taraudent nos sociétés contemporaines en matière de soins et de choix féminins. Sujet sensible et controversé, l’IVG devient l’épicentre d’une réflexion qui imbrique le plus personnel de cette opération – involontaire ou choisie – sous un prisme aussi bien intime du fait de sa nature que publique du fait de son rapport aux procédés médicaux. Cabral met ainsi en lumière la manière dont les voix narratives s’érigent en porte-parole de la Femme pour parler de l’avortement sous un regard personnel et humain, ainsi que pour interroger l’efficacité des structures médicales et sociales qui accompagnent les femmes ayant subi ce type d’intervention.

Dans le chapitre qui suit, João Domingues (Université de Coimbra) étudie les rapports existants entre la mémoire et l'espace dans la texture romanesque ernausienne. Dans « Annie Ernaux : décrire l'espace pour assoir une mémoire », Domingues s'attache à décrire la manière dont les espaces, les objets, les gestes et même les paroles deviennent un capital mémoriel qui dépeint avec maîtrise le tableau du construit socioculturel d'une époque. De ce fait, l'exercice de réflexion personnelle à portée collective se présente sous une double dimension à la fois physique et psychologique qui s'éloigne du cloisonnement national du fait que « le 'je' qui se raconte [...] devient l'image de tous ceux qui peuvent s'y reconnaître, indépendamment du temps et du lieu : une littérature au profil sociologique et aux allures de littérature-monde » (p. 88). Il n'est pas anodin que Domingues évoque la porosité de la texture littéraire des écrits en langue française. Il existe, en effet, un ensemble d'auteurs francophones qui partagent avec Ernaux le regard critique envers les sociétés contemporaines, en même temps qu'ils priorisent l'apport biographique comme matériau d'écriture ainsi que l'expression de l'expérience de l'entre-deux. Nous pensons notamment aux xénographies francophones (Alfaro, Sawas et Soto, 2020 ; Hertrampf et Mistreanu, 2024) car, tout comme l'auto-socio-biographie, il s'agit d'un corpus d'auteurs qui témoigne de l'évolution du socle littéraire sous un prisme aussi bien ontologique que sociologique. Nous voici donc face à deux manières de voir et d'appréhender le monde qui mettent en avant la manière dont, « junto a esta nueva estética cristaliza una ética que favorece la relación dialógica entre el yo y la alteridad y donde la aceptación de la diversidad cultural y lingüística promueve la intersubjetividad » (Soto, 2023 : 31).

C'est dans cette dynamique de l'entre deux qu'Eugène Sécrac Paul Meless (Université Alassane Ouattara-Bouaké) expose une nouvelle perspective lorsqu'il s'attarde sur « La photographie comme support de création dans *L'autre fille* et *Mémoire de fille* d'Annie Ernaux ». Se servant de cette image-objet comme matrice romanesque, l'auteur expose dans un premier temps un aperçu historique sur la littérature photobiographique pour exposer par la suite les modalités fonctionnelles de ces réservoirs tangibles de la mémoire dans les romans analysés. L'auteur inscrit l'usage de cet élément extratextuel au cœur de l'entreprise romanesque dans une dimension ambivalente, car les photographies évoquent le souvenir autant qu'elles déstructurent le récit.

Annie Urbanik-Rizk (ENS de Lyon), quant à elle, guide la réflexion du cinquième chapitre par les sentiers théoriques qui permettent de penser le sujet postmoderne sous le prisme littéraire. C'est ainsi que dans « Les années d'Annie Ernaux : autofiction, roman sociologique ou expérimentation d'un récit impersonnel de la conscience ? » Urbanik-Rizk fait dialoguer le roman ernausien d'abord avec le legs littéraire de Dourovsky, Proust et Pérec, puis avec l'apport sociologique de Bourdieu et de la critique féministe, ce qui lui permet de clore cette contribution sur l'autoréflexivité entendue dans la continuation de la littérature flaubertienne et du Nouveau Roman. Ce parcours analytique permet à l'auteure de conclure qu'il conviendrait de parler du texte ici objet d'étude sous la formule de « récit impersonnel de la conscience » (p. 133), car il s'agit de la formule la plus à même à ses yeux de traduire l'effort « de pudique sincérité qui a cherché à retranscrire une vie humaine dans le monde » (p. 133). De ce fait, nous pouvons affirmer qu'il est ici question d'analyse, mais aussi de légitimité, l'un des enjeux phares des sujets transclasses (Jacquet, 2014).

Nous avons parlé jusqu'ici de la traduction des expériences vécues sur le plan fictionnel et dans une perspective ontologique à portée universelle. Il est donc pertinent de s'attarder aussi sur la traduction littéraire de l'œuvre ernausienne. C'est ce que fait Conceição Varela dans « Annie Ernaux, écrire et décrire le réel : enjeux traductifs ». Il importe de souligner que cette contribution s'inscrit dans un projet mis en place dans le « cours de Master de Traduction et Communication Multilingue, à l'Université du Minho, sur la traduction en portugais (du Brésil et européen) des textes d'Annie Ernaux » (p. 135). C'est dans ce contexte que Varela s'intéresse notamment à la traduction des termes culturels dans la traduction de *L'Événement*, en raison du défi que cette pratique traductrice représente. De ce fait, à la suite d'une courte introduction sur « Annie Ernaux et le récit autobiographique » et les « référents culturels en traduction », Varela recense l'ensemble des versions en langue portugaise dudit roman pour montrer l'intérêt de cette entreprise. Le choix d'analyse ici présenté ne repose que sur la traduction de Maria Etelvina Santos publié en 2022 aux éditions Livros do Brasil/Porto Editora. Ensuite, Varela contextualise la dimension culturelle dans le récit ernausien à la lumière d'un cadre théorique solide prononcé notamment par Michel Ballard, avant de se consacrer à l'analyse des options traductives des référents culturels. Pour ce faire, Varela se focalise sur les anthroponymes individuels et collectifs – les acronymes, les toponymes et les ergonymes –, ainsi que sur un ensemble de noms communs évoquant un intérêt particulier dans la traduction. Varela conclut dans son étude que « la recréation du récit ernausien dans la traduction portugaise, [...] modifie non seulement la forme et le style du texte source, mais aussi ses effets, pouvant introduire de la sorte une nouvelle relation texte-lecteur » (p. 154).

Le deuxième volet de ce volume collectif examine « la diversité des formes d'expression, ainsi que la manière dont d'autres écrivains offrent des visions du monde, tantôt en écho, tantôt en contrepoint aux problématiques soulevées par Annie Ernaux » (p. 13). Paul Aron (Université Libre de Bruxelles) est l'expert chargé de mener cette réflexion avec une contribution portant sur « Les usages du littéraire ». Pour ce faire, Aron commence son exposition avec la présentation d'un aperçu historique et littéraire qui lui permet de parler et de faire parler des usages du littéraire aussi bien du point de vue théorique – « c'est-à-dire l'histoire des lettres, les mouvements et [...] les enjeux et les contextes de l'activité littéraire » (p. 160) – que pratique – c'est-à-dire « sur l'interprétation, sur la lecture savante, sur la maîtrise des sens du texte, poursuivant et parfois renouvelant la tradition du commentaire » (p. 160) –. Il est donc ici question de se pencher sur un double rapport au texte dans sa pluralité dimensionnelle, notamment à travers les zones de tensions que le théoricien expose d'abord à travers le parcours de Charles Monselet, puis centré sur la poésie. Récupérer le parcours de cet auteur belge peu étudié par les dix-neuviémistes situe au cœur de la réflexion le discours social dans le domaine littéraire, et permet en même temps de penser la légitimité des discours auto-socio-biographiques

dans son évolution temporelle en se référant au modèle balzacien. De même, Aron se penche sur les poètes de métier, notamment sur l'écriture des poètes ouvriers du XIX^e siècle, pour explorer la manière dont « l'il-légitimité vécue de manière plurielle peut alors se transformer en position collective, et réclamer à ce titre une légitimité autre » (p. 177). Pour terminer, Aron se penche sur l'usage patrimonial des zones urbaines dans le champ littéraire, se consacrant tout particulièrement à l'entreprise textuelle mettant en scène la ville de Bruxelles. Les usages du littéraire deviennent ainsi le noyau phare d'une réflexion qui conclut sur l'importance de parler et faire parler de ces lectures qui permettent de réviser l'Histoire littéraire : « sans rien renier des qualités des grands écrivains légitimes, nous pouvons non pas redonner vie à des minores, mais mettre au jour des individus et des pratiques littéraires qui sont tout aussi instructives, divertissantes ou enrichissantes pour notre présent » (pp. 183-184). Cela permet ainsi d'« ouvrir nos recherches et nos enseignements à une curiosité partagée » (p. 184). C'est une revendication tout à fait pertinente à nos yeux, d'autant plus que la réception du Prix Nobel en Littérature par Annie Ernaux suppose la reconnaissance et la légitimation de ces auteurs autrefois hors du canon.

Cristina Álvares (Université du Minho) vient enrichir cette réflexion dans « D'une individualité sans visage : L'être/Lettre-à-soi du vivant chez Pascal Quignard ». Álvares consacre donc son étude à l'apport littéraire de cet écrivain français qui entrelace dans ses textes le réel et le social, l'individuel et le collectif. Álvares explore ainsi avec maîtrise la portée philosophique de l'entreprise littéraire quignardienne concernant le *Logos* et la *Physis* dans la construction identitaire, pour conclure qu'elle est vouée à « redéfinir l'humain comme vivant plutôt que parlant » (p. 190). Álvares développe avec maîtrise le rapport de Quignard au post-humanisme, au tournant contre-linguistique, mais aussi à ces zones interstitielles qui peuvent être abordées sous la perspective de l'entre ou de l'écart (Jullien, 2012). Pour conclure, Álvares affirme que la société idéale selon Quignard « n'est pas un enchevêtrement d'interdépendances et de solidarités. Ce serait plutôt ce qu'il appelle une communauté de solitaires dont le modèle sont les lecteurs, les lettrés, les hommes/femmes-lettres [...]. Seule une telle société sans Polis est capable d'accueillir le désir fondamental des êtres vivants humains : être-à-soi » (p. 201).

La contribution suivante s'intitule « *Leurs Enfants après eux* (2018) de Nicolas Mathieu ou le portrait du déclassement français ». José Domingues de Almeida (Université de Porto) analyse ici le roman de Mathieu avec les lunettes sociologiques des mutations socioculturelles vécues en France, depuis le milieu des années 1980 jusqu'à la première décennie de ce XXI^e siècle. Domingues décrit la démarche mathieusienne comme une volonté ferme de décrire le réel, dans le sens donné par Viart et Vercier (2005 : 207-352), fasciné par cette époque passée qui marque la fin d'un paradigme économique basé sur le modèle industriel et le secteur primaire. Il met l'accent ainsi sur « le passage d'une société faite de solidarité vers le 'chacun pour soi' » (p. 210). Il s'agit d'un roman qui, d'après Domingues, « se veut donc véritablement un roman social, réaliste et intensément 'voyeur'. Il observe et décrit la mutation d'un monde définitivement perdu, mais qui prélude déjà nettement aux apories sociales, culturelles, voire civilisationnelles dont le notre héritera » (p. 217).

Fabio Impellizzeri (Université de Catane) poursuit cette réflexion sous le prisme de l'immigration. C'est ainsi qu'à travers « L'autosociobiographie de Carlos Batista, fils de Portos et transfuge de classe » Impellizzeri rend visibles les convergences et résonances des expériences vécues, aussi bien par les autochtones que par les étrangers dans la France contemporaine. En effet, Impellizzeri se sert du parcours transfrontalier de Batista pour exposer la poétique de l'entre-deux du point de vue transnational et transclasse. La réflexion qui en découle met en lumière la manière dont l'écriture de Batista est « le réceptacle d'une écriture de l'intime et du trauma capable de dénoncer le malaise existentiel d'une identité nationale tout entière coincée dans son impossible intégration » (p. 238).

Moussa Sagna (Université Cheik Anta Diop de Dakar) vient compléter ce parcours transfrontalier dans sa contribution intitulée « Les éternels brouillons de soi : *Le Premier homme* d'Albert Camus et *Bleu bison* de Patricia Godbout ». Sous ce titre révélateur, Sagna met en avant le caractère muable et instable de la construction identitaire. Pour ce faire, il se penche sur un auteur consacré de l'Histoire littéraire française et une traductrice canadienne qui s'est lancée dans l'écriture en 2017. Les deux romans choisis partagent la thématique de la perte et du deuil, ainsi que de l'absence et du silence. C'est pourquoi Sagna constate que ces deux auteurs éloignés dans le temps et l'espace partagent le « projet d'immortaliser l'histoire des siens et de ses origines » (p. 242). Pour ce faire, il aborde dans un premier temps « la réadaptation de l'écriture de soi » (p. 242) et s'attarde ensuite sur « la réécriture de soi et de l'histoire familiale » (p. 248), et ce, dans une perspective prônant le bouleversement esthétique et littéraire intrinsèque à l'avènement du Nouveau Roman, au soir de la Seconde guerre mondiale. Sagna conclut que « comme les bisons d'Amérique, qui ont survécu à l'extinction, l'histoire de Louis [...] va résister à l'usure du temps. Tel est, du reste, le projet de Camus lui-même avec *Le Premier homme* » (p. 253).

Pour donner suite à ces réflexions en marge du canon, Fátima Outeirinho (Université de Porto) se penche sur « Les enjeux sociaux chez Léonora Miano : essayisme et récit intime ». Ayant publié une vingtaine d'ouvrages, Léonora Miano est aujourd'hui l'une des auteures francophones les plus reconnues sur la scène littéraire. Miano se sert de l'écriture pour aborder les problèmes les plus pressants de nos sociétés contemporaines. En effet, elle aborde des thématiques liées à l'identité et à la culture, à la place des sujets multiculturels dans les sociétés d'accueil et de départ, au rapport à l'Autre dans une optique polyédrique, aux espaces liminaux intrinsèques au développement individuel et collectif dans nos sociétés actuelles. C'est alors dans ce contexte que Outeirinho s'attache à décrire dans un premier temps le rapport de cette auteure à l'écriture, aussi bien du point de vue littéraire que métalittéraire, aussi bien esthétique qu'éthique. Cela amène Outeirinho à constater que « le choix de formes non fictionnelles [...] [souligne] [...] le souci argumentatif et la volonté de faire réfléchir le lecteur sur les différentes thématiques abordées à partir d'une pensée

personnelle affichée, par le biais d'un discours où le Je s'impose » (p. 261). L'aperçu littéraire ici esquissé se termine sur *Stardust* comme tesselle d'une mosaïque littéraire plus ample qui aboutit à établir le bilan d'une approche créative qui imbrique l'histoire personnelle et l'histoire collective et qui prône des sociétés plus tolérantes, plus solidaires et plus inclusives. C'est pourquoi Outeirinho conclut que « par le biais d'une diversité de genres [...], il s'agit de présenter avec agentivité la réalité sociale pour bien y inscrire des possibilités de changement » (p. 266).

Giulia Scialpi (Université Paris Nanterre) vient clore cette traversée transfrontalière en mettant en avant « La dimension 'auto-socio-biographique' dans *Beyrouth-sur-Seine* de Sabyl Ghoussoub ». Inscrit dans le courant de récit de filiation longuement théorisé par Viart, le roman ici objet d'étude fait dialoguer l'identité familiale et l'identité personnelle à travers l'héritage. Scialpi expose ici un nouveau regard sur la posture d'un auteur qui écrit sur l'expérience migrante de ses parents, nés et élevés au Liban, puis émigrés en France pour fuir la guerre. De ce fait, la posture de l'auteur se trouve tiraillée entre la quête identitaire et l'expérience vécue par autrui, par ses parents. Il constate la manière dont « l'oralité des parents prend le dessus, et l'auteur adopte une posture presque timide [...] afin de laisser transparaître un récit limpide et honnête de la mémoire d'autrui » (p. 273). Puis, il inscrit sa réflexion autour du récit de filiation dans une forme d'histoire des origines, « d'une provenance » (p. 277). Il inscrit donc l'écriture hybride de Ghoussoub dans la poétique de l'entre-deux aussi bien du point thématique, identitaire et esthétique que par son positionnement à la fois socioculturel et politique. C'est pourquoi Scialpi ancre cette perspective romanesque dans l'héritage ernausien et dans « l'éthique de la restitution » (p. 282).

Pour terminer et en guise de conclusion, nous pouvons affirmer que *Mutations et identité(s) dans la littérature contemporaine en français (d')après Annie Ernaux* contribue de manière inégalable au débat de la littérature de l'extrême contemporain et met en lumière la manière dont la littérature représente une source d'innovation sociale. De même, les réflexions qui y émanent permettent de repenser la dynamique du socle et de ses lézardes, d'autant plus que bon nombre de parcours considérés au départ hors du canon sont reconnus aujourd'hui par les plus hautes distinctions littéraires. À nos yeux, la question de la légitimité littéraire des écrivains de l'entre-deux est désormais résolue, d'autant plus qu'Annie Ernaux (2022 : en ligne) considère la réception du Prix Nobel en littérature comme « une victoire collective [qu'elle] partage [...] avec ceux et celles qui, d'une façon ou d'une autre, souhaitent plus de liberté, d'égalité et de dignité pour tous les humains, quels que soient leur sexe et leur genre, leur peau et leur culture ».

Références bibliographiques

- Alfaro, Margarita, Sawas, Stéphane et Ana Belén Soto, (2020) (dir.) *Xénographies féminines dans l'Europe d'aujourd'hui*. Bruselas, Peter Lang.
- Ernaux, Annie, (2022) *Conférence Nobel*. La Fondation Nobel. Disponible sur : <https://www.nobelprize.org/prizes/literature/2022/ernaux/201000-nobel-lecture-french/>
- Hertrampf, Marina Ortrud et Diana Mistreanu, (2024) (éds.) *Langue(s) et espaces dans les xénographies féminines en français*. Munich, AVM-Verlag.
- Jacquet, Chantal, (2014) *Les transclasses, ou la non-reproduction*. Paris, PUF.
- Jullien, François, (2012) *L'écart et l'entre. Leçon inaugurale de la Chaire sur l'altérité*. Paris, Galilée.
- Soto, Ana Belén, (2023) (éd.) *Voces de mujer en l'extrême contemporain: Hacia una cartografía literaria de las xenografías francófonas*. Zaragoza, Pórtico.
- Viart, Dominique et Bruno Vercier, (2005) *La littérature française au présent*. Paris, Bordas.